

ON THE ROAD EN FRANCE : L'ART DE SE PERDRE EN AUTO-STOP AVEC SYLVAIN PRUDHOMME

Melanie SCHNEIDER
Goethe-Universität Frankfurt, Allemagne
melanieschneider67@gmail.com

Résumé

Le *road-novel* s'inspire tantôt du roman picaresque tantôt du *Bildungsroman*. Cependant, la germaniste Špela Virant constate qu'au lieu de contribuer à la formation de l'identité des protagonistes, le *road-novel* qui émerge dans l'ère postmoderne favorise la dissolution de l'identité du protagoniste. Ceci est également à observer pour le roman *Par les routes* de Sylvain Prudhomme. Ici pourtant, nous nous intéressons à la question, comment cette dissolution de l'identité du sujet se réalise et quels facteurs y jouent un rôle déterminant. Notre but est donc de retracer la dissolution de l'identité de l'autostoppeur au cours du roman. L'analyse a montré que la route, l'automobile et l'auto-stop ainsi que le caractère touristique de ses voyages sont responsables de la dissolution de son identité. Ainsi, notre analyse soutient l'observation de Virant concernant le caractère déconstructiviste du *road-novel*.

Abstract

ON THE ROAD IN FRANCE: THE ART OF LOSING YOURSELF WHILE HITCHHIKING WITH SYLVAIN PRUDHOMME

The *road novel* is inspired by the picaresque novel and the *Bildungsroman*. However, the German researcher Špela Virant notes that instead of contributing to the building of the protagonist's identity, the road novel which emerges in the postmodern era rather encourages the dissolution of the subject's identity. This can also be seen in the novel *Par les routes* by Sylvain Prudhomme. Here, though, we are concerned with the progression of the subject's dissolution, focusing mainly on the factors that play a fundamental role in it. Our purpose is therefore to portray the dissolution of the hitchhiker's identity throughout the novel. The analysis showed that the road, the car and hitchhiking as well as the touristic character of the hitchhiker's travels are responsible for the dissolution of his identity. Hence, our analysis supports Virant's observation concerning the deconstructive character of the road novel.

Mots-clés : *road-novel, auto-stop, dissolution de l'identité individuelle, tourisme*

Keywords: *road novel, hitchhiking, dissolution of the individual identity, tourism*

1. Introduction

Notre but est d'analyser la dissolution de l'identité de l'autostoppeur dans le *road-novel* de Sylvain Prudhomme *Par les routes*. Le genre littéraire du *road-novel* n'étant pas clairement défini, nous pouvons cependant identifier quelques éléments

clés : la route comme lieu d'action et le véhicule motorisé dans lequel circule le protagoniste qui entreprend le voyage soit pour le simple plaisir d'être sur la route, soit dans le but d'un développement personnel, la route présentant ainsi dans les deux cas un seuil qui marque généralement un changement dans la vie du protagoniste. Ainsi, cette définition nous permet de classer *Par les routes* dans le genre du *road-novel*, dans le sens où le destin de l'autostoppeur se joue sur la route, où les voitures, plus précisément les habitacles, y occupent une place spéciale et que la route y provoque un vrai changement concernant le cours de sa vie. Pour notre analyse nous ne prenons non seulement en compte l'étude de la germaniste slovène Špela Virant qui se concentre sur le caractère déconstructiviste du *road-novel* (Virant 2019 : 633), mais également le travail de Marc Augé sur les non-lieux de 1992. Ce dernier nous aidera à comprendre le rôle que jouent la route et l'automobile dans la dissolution de l'identité de l'autostoppeur. Nous examinerons d'abord la figure de l'autostoppeur afin de pouvoir retracer son évolution au cours du roman, puis le rôle que la route, la voiture et l'auto-stop comme façon de voyager jouent dans la dissolution de son identité. Finalement, nous regarderons de plus près les voyages de l'autostoppeur dont le caractère touristique favorisera lui aussi la perte de son identité.

2. La figure de l'autostoppeur

Nous nous intéressons d'abord à la motivation de l'autostoppeur de se mettre sur la route qui joue un rôle important dans l'évolution qu'il connaîtra au cours du roman. Les motivations que donne l'autostoppeur pour ses voyages en auto-stop sont toutefois nombreuses et le lecteur a l'impression que l'autostoppeur lui-même a du mal à les définir clairement. Quand Jeanne, une amie, lui demande pourquoi il part constamment pour faire de l'auto-stop, il dit d'abord qu'il ne sait pas pourquoi il part, puis il dit qu'il part pour les rencontres, ajoutant après qu'il part également pour les moments qu'il passe seul avec lui-même, mais aussi pour la découverte des endroits nouveaux (voir *Par les routes* : 74). Le lecteur comprend ici que les voyages en auto-stop sont une chose difficile à expliquer pour l'autostoppeur. Peu après il donne encore une autre raison :

« J'en ai besoin, il a fini par dire. Je crois que c'est ça, tout simplement. J'en ai besoin. Il y en a qui ont besoin de faire du sport. Il y en a qui boivent, qui sortent faire la fête. Moi j'ai besoin de partir. C'est nécessaire à mon équilibre. Si je reste trop longtemps sans partir j'étouffe » (*Par les routes* : 75).

Apparemment, partir présente avant tout une sorte de nécessité vitale pour l'autostoppeur, s'évader sur la route lui évite d'étouffer dans sa vie quotidienne. Cependant, Sacha souligne que l'autostoppeur ne fuit pas sa vie, mais que ce sont surtout la faim et la curiosité de l'autostoppeur qui l'empêchent de « [...] renoncer à la multitude des rencontres possibles » (*Par les routes* : 109). D'un côté l'autostoppeur a donc *besoin* de bouger, ses voyages sont essentiels pour son bien-être, de l'autre côté il semble qu'il en profite également pour visiter son pays et pour faire des nouvelles rencontres. Les raisons évoquées ici sont donc multiples, mais ce qui est intéressant ici, c'est le fait que l'autostoppeur comprend ses voyages comme des

pauses de sa vie quotidienne, car le topos de s'absenter sur la route, d'entamer une aventure routière qui nous sépare de notre vie de tous les jours, se trouve au centre du récit de la route¹. L'autostoppeur s'inscrit dans cette tradition, cependant, il n'entame pas un seul voyage mais fait de l'auto-stop une sorte de hobby, s'absentant sur une base régulière comme d'autres font du sport ou la fête. Ce n'est donc pas un seul voyage qui changera la vie de l'autostoppeur, mais ce changement se fera pas à pas, d'un auto-stop à l'autre, jusqu'à ce qu'il décide de ne plus rentrer.

En quoi les motivations données ci-haut et la pratique régulière de l'auto-stop jouent-elles sur l'évolution de l'autostoppeur au cours du roman? Nous observons que son besoin récurrent de se mettre sur la route et ses voyages épisodiques en auto-stop mènent à une lente disparition de celui-ci sur le plan narratif. Cette lente disparition commence précisément le jour après que l'autostoppeur retrouve pour la première fois depuis environ vingt ans son ami Sacha et part à cette occasion pour presque deux semaines sur la route au lieu de trois ou quatre jours comme d'habitude (voir *Par les routes* : 64). Par la suite, il part de plus en plus souvent et de plus en plus longtemps sur la route, laissant sa famille et Sacha plusieurs jours sans leur faire signe (voir *Par les routes* : 84). Même s'il n'est plus là physiquement, l'autostoppeur ne cesse cependant pas d'occuper les pensées de Marie et de Sacha (voir *Par les routes* : 85). Cela ne change pourtant rien au fait que nous apprenons très peu sur la vie de l'autostoppeur sur la route, sur l'effet que les voyages ont sur lui. Ici nous pensons aux propos de Virant sur la dissolution de l'identité du sujet comme étant favorisée par le récit de la route de l'ère postmoderne: si au début l'autostoppeur essaie encore d'assumer ses responsabilités en tant que mari et en tant que père de famille, le lecteur assiste au cours du roman non seulement à sa lente disparition physique sur le plan narratif, mais également à la dissolution de son existence d'auparavant. Il décide de ne plus rentrer chez lui, sa femme et lui se séparent. Ainsi, l'autostoppeur déconstruit son ancienne existence au cours de ses voyages. En ceci il se différencie des autres personnages du roman : sa femme Marie et Sacha entreprennent à leur tour des voyages en voiture ou en auto-stop, mais contrairement à l'autostoppeur, ils en reviennent. L'expérience de la route les aide à trouver leur place dans la vie, pendant qu'elle provoque chez l'autostoppeur une transformation en nomade de la route, qui rejette l'idée d'un possible retour dans son ancienne vie. En outre, le fait que l'autostoppeur n'a pas de nom dans le roman contribue dès le début à la dissolution de son identité et peut être interprété comme signe avant-coureur de sa décision finale de rester sur la route. Ainsi, son destin est dès le début inévitablement lié au départ et à la route. En plus, l'étiquette d'« autostoppeur » le rend abstrait dans le sens où il reste coincé dans une identité de passager qui, comme le souligne Augé, n'est qu'éphémère et qui justement nous permet de goûter « [...]

¹ Le terme de *road-novel* est utilisé aux États-Unis, en Angleterre, mais également en Allemagne où on se contente de reprendre l'anglicisme, contrairement au territoire franco-canadien où se sont établis les termes « romans de la route » (Virant 2019 : 635) ou « romans-routes » (Monette 2006 : 30). En France nous trouvons également le terme du « récit de la route » pour analyser le *road-novel* américain, allemand et québécois (Brasebin 2013 : 5), que nous avons décidé d'utiliser.

pour un temps les joies passives de la désidentification et le plaisir plus actif du jeu de rôle » (Augé 1992 : 129). Le fait que l'autostoppeur n'a pas de nom nous laisse donc supposer que son identité de voyageur et de passager l'emportera finalement sur son identité de mari et de père de famille. Avant d'analyser de plus près ces voyages, nous examinerons d'abord la route, la voiture et l'auto-stop concernant le rôle qu'ils jouent dans la dissolution de l'identité de l'autostoppeur.

3. Le rôle de la route, de la voiture et de l'auto-stop

Dans son étude sur les non-lieux de 1992, Augé compte les moyens de transport parmi les prolongements de la route, les identifiant ainsi également comme des non-lieux (voir Augé 1992 : 48). Nous sommes d'accord avec ce classement, cependant il nous semble important ici de différencier les deux concernant leur statut pour l'individu. Pour nous, la route agit notamment comme cadre et décor du récit, comme un lieu public où les gens circulent et coexistent sans toutefois se rencontrer personnellement. La route héberge temporairement les voyageurs, ils circulent sur elle sans qu'elle leur appartienne toutefois. En revanche, la voiture doit être comprise comme un lieu privé, un espace clos et intime, qui circule sur le non-lieu que présente la route et qui fournit une perspective micro des actions et des interventions des passagers. Cette distinction est notamment importante pour le roman de Prudhomme, vu qu'il se concentre sur la pratique de l'auto-stop, façon de voyager où la question de l'intimité est renégociée chaque fois que l'autostoppeur pénètre dans ce sanctuaire privé d'un conducteur inconnu. Étant donné que cette distinction est importante pour notre analyse, nous examinerons ci-dessous la route et la voiture séparément.

3.1 La route

Afin de comprendre les voyages de l'autostoppeur et leurs évolutions au cours du récit, il est important ici de faire une différence entre sa perception de l'autoroute et des *petites* routes. Au début, cette première présente pour lui la route parfaite pour découvrir la France, d'après lui la vue qu'elle offre du paysage est devenue caractéristique de la perception de notre époque :

« Est-ce qu'aujourd'hui pour la plupart d'entre nous elle [la France] n'existe pas d'abord sous ce rapport : des forêts et des champs regardés par les vitres de nos voitures ou du TGV. Un bloc de vert et de brun entrevu par-delà une rambarde d'autoroute dont chacun de nous pouvait décrire, pour l'avoir longée mille fois, le renflement, le poli, les diaprures, les rivets » (*Par les routes* : 106).

Cette observation fait penser à Augé, dans le sens où il revient dans un article de 2010 sur son concept des non-lieux et où il souligne que la globalisation augmente le nombre des personnes qui circulent et par conséquent le nombre des non-lieux liés à la circulation (voir Augé 2010 : 172). Ainsi, le rapport de l'homme avec son pays change de plus en plus, il le traverse plutôt que d'y pénétrer et les images qu'il en obtient à travers une vitre de voiture ou d'un TGV lui sont plus familières que les images provenant de l'intérieur du pays. L'autostoppeur apprécie lui aussi cette vue limitée et superficielle qu'il obtient à partir de la voiture :

« Il soutenait qu'il n'y avait rien d'autre à chercher. Que la France c'était ça : le trait horizontal d'une rambarde, et par-dessus la rambarde un clocher d'église qui glissait au loin, la grappe de maisons d'un village déjà disparu, mangé par les halliers et les boqueteaux d'arbres, ravalé par les courbes du relief, le brouillard, les tons pâles des collines et de la plaine » (*Par les routes* : 107).

Pour lui l'autoroute permet ainsi de saisir la vraie nature de la France. Des brefs aperçus provenant de loin, les parties que l'on capte de ces villes suggérées dont la totalité nous échappe, le glissement du paysage, tout cela fait pour lui le charme de la France et de ses voyages sur l'autoroute. Il va encore plus loin dans son amour pour les autoroutes, les voyant comme une métaphore de la vie :

« Il aimait les autoroutes. La glissade des autoroutes. L'impossibilité de faire marche arrière. Sur l'autoroute on ne se retourne jamais, il disait. Pas de place pour le repentir. On s'arrête le temps de franchir un péage, de refaire le plein. Et on repart. Marche avant, toujours. On avale l'espace. On le vainc. On le mange » (*Par les routes* : 108).

L'autoroute présente pour l'autostoppeur le cours de la vie où, tout comme sur l'autoroute, l'homme ne peut pas faire marche arrière et ne cesse de foncer vers l'avant, où il n'a pas le temps de regretter quoi que ce soit. L'homme a besoin de bouger et sur l'autoroute il lui est possible de bouger à grande vitesse, d'avoir l'illusion de s'approprier un grand espace en peu de temps. Nous pouvons constater que cette description reflète l'existence de l'autostoppeur en dehors de la route en tant que mari et père, vers laquelle il a encore l'habitude de revenir dans la première moitié du roman. Cependant, il changera bientôt son attitude et dans ce sens, il est important de parler du moment où il renonce à ses autoroutes bien-aimées.

Si l'autostoppeur les chérit encore au cours de la première moitié du roman, il change désormais de méthode, renonçant à la confortabilité des autoroutes : « Fini la France traversée à 130 à l'heure. Fini les berlines intérieur molletonné et les longs trajets confortables d'une aire à l'autre » (*Par les routes* : 162). Il les abandonne en faveur des petites routes qui sont censées l'amener dans l'intérieur du pays. Soudainement, l'autoroute n'est plus perçue comme celle qui lie les lieux entre eux, mais comme une frontière qui sépare les automobilistes du 'vrai' pays : « Nous avons compris qu'il passait, résolument, de l'autre côté de la rambarde. S'enfonçait dans le pays. S'égarait dans les vaisseaux secondaires du réseau routier. En explorait même les plus fins capillaires » (*Par les routes* : 162). Ce sentiment de frontière est encore renforcé un peu plus tard, quand l'autostoppeur se trouve à Yves, où la mer et la zone habitée sont séparées par une autoroute : « Autant dire un mur. Plus qu'un mur. Le plus dangereux, le plus bruyant, le plus infranchissable de tous les murs » (*Par les routes* : 165). Non seulement l'autoroute agit pour lui comme une frontière, mais elle obtient en plus un caractère hostile et dangereux. Même s'il continue à faire de l'auto-stop, il préfère dorénavant ces « [...] vaisseaux secondaires du réseau routier » français qui lui fournissent l'impression de découvrir véritablement son pays. Ce changement de mentalité face à l'autoroute constitue un aspect intéressant

du roman de Prudhomme. Il abandonne finalement l'idée de la vie comme trajet linéaire à grande vitesse. Ce que l'autostoppeur veut justement, c'est de pouvoir faire marche arrière, de ralentir et d'être capable de regarder de plus près ce qui se trouve au-delà de l'autoroute. Dans sa vie, il a pris jusque-là le chemin de mari et de père de famille, maintenant il se décide à aller au-delà de cette existence. À partir du moment où il se décide à quitter l'autoroute, son destin est scellé, c'est le moment où il se transforme en nomade de la route, où il se débarrasse de son ancienne existence. Ainsi, les différentes routes dans le roman présentent non seulement les lieux d'action de l'histoire de l'autostoppeur, mais également le changement de sa mentalité face à la vie qui mènera à la dissolution de son identité. *C'est par les routes* – comme l'indique le titre – que ce changement se déroulera.

3.2 La voiture et la pratique de l'auto-stop

À côté de l'autoroute, la voiture comme moyen de transport et l'auto-stop comme façon de voyager occupent des rôles cruciaux dans l'histoire. Au début de son vol, Pierre Dupont, le voyageur que Marc Augé introduit dans son étude sur les *Non-Lieux* de 1992, tombe sur la publicité Renault suivante :

« Renault Espace : "Un jour, le besoin d'espace se fait sentir... Ça nous prend sans prévenir. Ensuite, ça ne nous lâche plus. L'irrésistible envie d'avoir un espace à soi. Un espace mobile qui nous emporterait loin. On aurait tout sous la main et ne manquerait de rien..." » (Augé 1992 : 11).

La voiture, cet espace mobile qu'on a que pour soi, qui nous permet d'aller où et quand on veut, qui nous donne l'impression de n'avoir besoin que d'elle pour être heureux, ce symbole de la liberté individuelle est au centre de la philosophie et de la popularité du récit de la route. Cependant, elle fournit non seulement un sentiment de liberté au conducteur, mais également un sentiment de sécurité, elle présente un espace privé et intime où le conducteur se sent chez soi. L'importance de l'intimité et du sentiment d'être chez soi que procurent la voiture à son propriétaire sont également soulignés par le chercheur néerlandais Hans Jeekel qui à son tour identifie la voiture en Europe occidentale comme un prolongement de la maison propre, une sorte de salon sur roues (voir Jeekel 2013 : 59). La voiture joue aussi un rôle important dans le roman de Prudhomme, mis à part qu'ici l'autostoppeur ne circule pas dans sa propre voiture, mais pénètre et s'incruste dans la voiture de personnes inconnues, partageant ainsi temporairement la vie des conducteurs inconnus. Ainsi, s'étant donné comme but de rencontrer le plus de personnes possibles sur la route, il devient expert dans le co-voiturage et parle de sa fascination pour l'habitacle à Sacha :

« Un jour il faudra que tu écrives sur les habitacles de voiture [...]. Un jour il faudra que tu essaies de dire tout ce que ces intérieurs feutrés racontent sitôt qu'on y pénètre. L'habitacle et son occupant comme un monde éphémère, une parenthèse, une île. L'intimité soudain [sic] des corps, des manies, des gestes. La place prise par le moindre gargouillis, la moindre odeur immédiatement décelée par les deux nez

placés en cohabitation. L'impossibilité d'échapper aux sens de l'autre. L'impossibilité symétrique de soustraire ses propres sens à la présence physique du voisin. Au volume de son corps. Chacun des deux passagers mis à nu. Prisonnier du même air confiné que son voisin. Condamné à partager chaque sms, chaque appel, chaque velléité d'appel. Le même huis clos qu'à bord d'un petit bateau mais sans l'échappée du grand air. Sans la lessive rafraîchissante du large » (*Par les routes* : 96–97).

D'après l'autostoppeur, l'habitacle constitue un monde éphémère qui se dissout aussitôt que l'on y sort. Cependant, le temps qu'il dure, l'habitacle est comparable à une île, à un huis clos où il est impossible d'échapper à l'autre, aux sens de l'autre, on y partage tout ce qui est dit, écouté et senti. À partir du moment où il pénètre dans une voiture, l'autostoppeur et le conducteur sont forcés d'*exister* ensemble pour un bout de temps. Se rencontrant dans la voiture, ils restent dans le contexte de la route, dans « l'anonymat relatif » que fournit les non-lieux d'après Augé, qui est perçu par les passagers « [...] comme une libération par ceux qui, pour un temps, n'ont plus à tenir leur rang, à se tenir à leur place, à surveiller leur apparence » (Augé 1992 : 129). Ainsi, l'expérience de la route comme non-lieu rend les personnes qui y circulent égales en les transformant toutes en passagers, leur donnant justement la possibilité de se libérer du rôle qu'elles occupent dans leur vie quotidienne². L'autostoppeur semble avoir une idée semblable, lorsqu'il parle à Sacha de la conversation qu'il a eue sur la route avec une jeune conductrice:

« Je lui ai posé la même question qu'à tous les automobilistes : que faire. [...] Moi cette question je me la pose à propos de la vie tout entière, je lui ai dit. À ton avis qu'est-ce qu'il faut faire tout court. De la vie. De la mort. De l'amour » (*Par les routes* : 52).

L'autostoppeur s'intéresse surtout à l'homme derrière le volant, aux expériences générales partagées par tous. Au cours du voyage, les occupations de la vie quotidienne disparaissent, donnant ainsi libre cours à des discussions philosophiques sur la vie. Cependant, ces rencontres favoriseront la dissolution de sa propre identité, dans le sens où il préfère partager temporairement la vie des autres au lieu de s'en construire une. Les voitures sont donc comparables à des bulles, donnant l'impression à l'autostoppeur de partager l'existence d'une autre personne. Néanmoins, ces bulles sont éphémères et nous verrons qu'il souffre chaque fois de toutes ces vies possibles qu'il ne peut finalement pas mener à leurs côtés.

² Cependant, cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de différences entre les automobilistes. Si nous considérons les différentes marques et modèles qui existent sur le marché, l'automobile fonctionne surtout comme un symbole de prestige. Cependant, tous les conducteurs et toutes les conductrices sont soumis.es au maniement de leur voiture et aux mêmes conditions extérieures. Un embouteillage par exemple rend tous les passagers égaux, tout le monde est forcé d'attendre et les puissances des différentes voitures ne jouent plus aucun rôle. Concernant l'expérience de l'embouteillage sur l'autoroute provoquant une égalité parfaite parmi les automobilistes, voir le récit « L'autoroute du Sud » de Julio Cortázar de l'année 1966 qui en donne un bon exemple.

4. La nature des voyages de l'autostoppeur

Dans une dernière étape, nous tenterons de saisir la nature des voyages de l'autostoppeur. Nous verrons que le caractère touristique des voyages contribuera à la dissolution de son identité, il se trouvera finalement prisonnier dans son identité de voyageur.

4.1 Le caractère touristique des voyages

Concernant l'aspect touristique des voyages de l'autostoppeur, nous argumenterons que celui-ci se comporte en « voyageur-spectateur » d'après la définition d'Augé : ses voyages sont de nature excessive, il parcourt un grand nombre de lieux qu'il n'arrive cependant pas à saisir entièrement (Augé 1992 : 108). Le résultat en est un « effet de "dépaysement" », provoquant une rupture avec le paysage qui « [...] l'empêche d'y voir un lieu, de s'y retrouver pleinement », et cela en dépit des photos qu'il garde comme preuve » (*ibid.*). D'ailleurs, ces voyages excessifs s'inscrivent dans une sorte de jeu de l'autostoppeur, consistant plutôt en une 'chasse aux noms' qu'en une 'chasse aux lieux', faisant penser aux constats d'Augé concernant les noms sur les pancartes au bord de la route qui sont censés faire rêver les passagers :

« On peut l'interpréter très légitimement comme tendant à séduire et à retenir le passant, le touriste ; mais on ne peut lui accorder précisément quelque efficacité à cet égard qu'en la mettant en relation avec le goût de l'histoire et des identités enracinées dans le terroir qui marque incontestablement la sensibilité française de ces vingt dernières années. Le monument daté est revendiqué comme une preuve d'authenticité qui doit de soi susciter l'intérêt : un écart se creuse entre le présent du paysage et le passé auquel il fait allusion. » (Augé 1992 : 88–89).

Selon Augé, la pancarte a comme but de séduire le passager, de lui servir de preuve d'authenticité du paysage qu'il traverse. L'autostoppeur n'est pas une exception quand il parle de sa fascination pour les panneaux aux bords des autoroutes qui le font rêver, sans toutefois lui montrer les monuments y étant indiqués :

« Les noms illustres lus au milieu du paysage désert, à l'aplomb de la bande d'arrêt d'urgence : La grotte de Lascaux, L'abbaye du Thoronet, Le pont du Gard, Le massif du Luberon, Les jardins de Valloires, Le lac du Salagou. Il les contemplait avec enthousiasme, cherchait au loin dans la direction indiquée par la flèche. S'amusait de n'apercevoir que du vide, des arbres, un pan de colline parfaitement désert. Comme si les panneaux marron [*sic*] avaient moins vocation à nous conduire où que ce soit, disait-il, qu'à simplement faire vibrer ces noms dans le paysage. Le charger de leur aura » (*Par les routes* : 107–108).

Comme Augé l'observe dans son étude, l'autostoppeur est enchanté par les noms et par les idées qu'ils évoquent chez lui, d'autant plus parce que les lieux désignés restent cachés dans le paysage, permettant ainsi de se laisser emporter par son imagination. Ainsi, l'autostoppeur a bel et bien l'impression d'attraper quelque chose de ces paysages qu'il traverse, c'est-à-dire une sorte d'aura propre à ces lieux,

cependant, ces images ne sont que dans sa tête. Comme le dit Augé, les noms ne nous approchent pas du vrai paysage, leur but est plutôt de nous attirer et de nous séduire avec une *idée* du paysage. Ce jeu se développera au cours du roman, même après sa décision de quitter l'autoroute : une fois pénétré à l'intérieur du pays, l'autostoppeur est hanté par les villes et les villages portant des noms curieux, il ne les choisit que d'après leurs noms, faisant ainsi des « [v]oyages impératifs: Allons, Viens, Cours, Bulle, Bois, Palis, Tournefort, Oust, Cloue, Salives, Soyons » ou des « [v]oyages anatomiques: Menton, Courbes, Corps, Ongles, Hanches, Aureille, Gland, Sein, Chatte, Colone, Saint-Genou, Osse, Chevillé » pour ne nommer que quelques-uns, jouant notamment sur la phonétique des noms (*Par les routes* : 240). L'autostoppeur les utilise même comme code de communication, envoyant à son ami Sacha, l'écrivain, des cartes postales provenant « [d]e Balzac, de Duras, d'Espère », et à son fils des cartes postales venant « [d]e Joyeuse, de la Force, d'Ogres » (*Par les routes* : 166), qui sont compris par eux comme « [...] des pensées. Des signes. Une façon de maintenir le lien » avec eux (*Par les routes* : 220). Ainsi, la quête de noms a pour but de satisfaire sa propre curiosité, mais sert également à rester en contact avec sa famille. Cependant, à part les noms, le lecteur n'apprend à peu près rien sur les lieux qu'il visite, mêmes les cartes postales se ressemblent, représentant « [s]ouvent l'église et la place du village, comme l'échantillon le plus représentatif, la cellule de base à partir de laquelle on pouvait à peu près se faire une idée des rues alentour » (*Par les routes* : 220). Ainsi, nous pouvons constater que les voyages de l'autostoppeur ne se jouent que dans l'imagination de Sacha, de sa famille et – vu que l'histoire est racontée du point de vue de Sacha – dans l'imagination du lecteur, celle-ci se nourrissant des noms et des cartes postales que l'autostoppeur leur transmet. Dans ce sens, nous avons l'impression que l'autostoppeur a tout vu, mais en vérité, il ne voit rien, se hâtant de lieu en lieu, chassant des idées, des noms plus que tout.

Ce jeu de noms est d'ailleurs complété par le jeu des rencontres, plus précisément par le jeu des habitacles, étant donné que pour l'autostoppeur, les rencontres qui se font dans l'habitacle occupent une place spéciale :

« Il décrivait l'instant étrange où le marché est conclu, l'accord passé, et alors en un éclair le jeu d'interpellation muette s'interrompt, d'un coup il n'est plus de la moindre utilité, il n'y a plus à convaincre, simplement à attendre la traduction en actes de la promesse tacitement faite. L'automobiliste et l'autostoppeur à partir de ce moment liés. Traversés par cette même pensée : tout à l'heure, dans quelques minutes à peine, nous serons assis côte à côte dans le même habitacle, nous nous parlerons, nous nous raconterons mutuellement nos journées, échangerons nos vues sur la vie, en saurons plus l'un sur l'autre que n'en savent certains de nos amis les plus proches » (*Par les routes* : 96).

Les rencontres sur la route, le moment où l'autostoppeur pénètre dans l'habitacle de l'automobiliste élu, l'intimité qui se crée lors du temps passé ensemble, provoquent chez lui des sensations fortes. Une fois il raconte à son ami Sacha sur plus de trois pages ses rencontres avec les automobilistes, du type : « Au

fait est-ce que je t'ai raconté Fabienne, cette psychiatre qui m'a conduit de Lorient à Paris. Est-ce que je t'ai raconté Thierry qui ne devait au départ me dépanner que 30 bornes et qui m'a finalement gardé cinq heures » (*Par les routes* : 99). Sa fascination, sa curiosité ne se limitent donc pas uniquement aux villes et aux villages, il collectionne non seulement des cartes postales, mais également des photos des automobilistes avec lesquels il a voyagé. Sur ces polaroids, qu'il envoie à Sacha, il note minutieusement « [...] le nom et le prénom de l'automobiliste photographié, le trajet parcouru, le jour et l'heure de la rencontre » (*Par les routes* : 170). Avec 1432 photos au total à la fin du roman, nous pouvons certainement comparer la quantité excessive de personnes rencontrées avec la quantité excessive des lieux parcourus. Le problème n'est toutefois pas le caractère touristique de ces voyages, mais plutôt le fait qu'il reste enfermé dans son identité de voyageur, qui remplace à terme sa propre identité.

4.2 Les voyages et la dissolution de l'identité de l'autostoppeur

Comme nous l'avons vu plus haut, la fascination de l'autostoppeur et sa curiosité pour les lieux et les automobilistes vont de pair avec son besoin de partir pour ne pas étouffer, besoin qui finalement l'éloignera de sa famille. Nous avons l'impression que lors de ses voyages, il est à la recherche de quelque chose. Pas seulement des lieux ou des automobilistes, mais plutôt des existences, des vies alternatives à la sienne. Ceci se voit notamment dans son comportement face aux automobilistes auxquels il s'attache de plus en plus, sachant pourtant que ces relations limitées aux courts moments du trajet en auto-stop et à l'espace restrictif de l'habitacle et de la route ne sont qu'éphémères :

« D'habitude les inconnus qu'on rencontre se rattachent plus ou moins à la vie qu'on mène. Au travail qu'on fait. À l'école où vont nos enfants. [...] Tôt ou tard on les recroisera, on leur reparlera. Tandis que vous et moi : combien de chances avions-nous de nous rencontrer. Et maintenant nous allons détruire tout cela ? » (*Par les routes* : 233).

Ce passage nous évoque à nouveau la théorie des non-lieux d'Augé, où règne l'anonymat et où les rencontres ne sont pas faites pour durer. L'autostoppeur est bien conscient de l'instabilité de ces existences passagères dont il ne saisit toujours qu'une partie. Cette mélancolie des vies et des amitiés qui resteront non vécues pèse lourd sur l'autostoppeur, d'autant plus dit-il depuis qu'il a décidé de garder des traces de ces rencontres (voir *Par les routes* : 75-76). Pourtant, elles sont importantes à ses yeux, à la fin du roman il organise une rencontre entre tous les automobilistes avec lesquels il a voyagé, réunissant ainsi ce qui est décrit par Sacha comme « [l]a grande famille de ses automobilistes » (*Par les routes* : 172). Mais ici encore l'autostoppeur reste absent, finalement il ne rejoint ni sa famille d'automobilistes, ni sa famille à V. Il se contente de demeurer dans son rôle de voyageur-spectateur et de continuer ces voyages.

Outre les rencontres, le jeu de noms, c'est-à-dire l'excès des lieux parcourus, s'avère comme un moyen pour l'autostoppeur de se cacher derrière des lieux, de se

confondre avec les paysages qu'il traverse : comme le remarque Sacha, bien que l'autostoppeur reste en contact avec sa famille et avec son ami, il ne raconte rien ou presque rien de ce qu'il vit ou comment il va (voir *Par les routes* : 240). Ce sont à nouveau les noms des lieux qui font tirer des conclusions sur l'état de l'autostoppeur : « Il y avait des semaines où il était d'humeur sombre : Aspres-lès-Corps, L'Épine, Soucy, Aiguilles » (*ibid.*). Ainsi, l'autostoppeur se transforme lui-même en pancarte et par conséquent en spectacle pour sa famille et pour Sacha : ils arrivent à situer l'autostoppeur sur une carte, mais en fait, ils ne savent rien sur sa situation ou sur son état d'esprit lors de ses voyages. Son identité se confond avec les paysages qu'il traverse et son existence se mêle à celles des automobilistes où il s'incruste temporairement. Et il ne semble jamais être satisfait, il a toujours besoin de visiter plus de villes et de villages, de rencontrer plus de personnes, bref d'aller toujours plus loin. Quand il montre au début du roman son « tableau de chasse » qu'il a fait de ses voyages, il dit que normalement il pourrait être content rien qu'en le contemplant. Cependant, il ne voit ce qu'il lui manque encore : « Je vois toutes les régions laissées vierges. Je regarde le Cantal toujours désert et je me dis, prochain voyage direction Salers. Je regarde les Hautes-Alpes où je n'ai toujours pas mis le pied et je me dis, cap sur Gap » (*Par les routes* : 77). Ainsi nous pouvons constater que l'autostoppeur est non seulement hanté par un sentiment d'étouffer, par une curiosité ou une fascination pour son pays, mais également par ce sentiment de vide qu'il essaie de combler, tant sur le plan géographique que sur le plan personnel. Un vide qu'il n'arrive d'ailleurs pas à combler. L'autostoppeur demeure finalement dans son rôle de voyageur-spectateur, la route présente pour lui la ligne entre deux existences, son existence de mari et de père de famille, et son existence d'autostoppeur. Cependant, cette dernière ne peut être qu'éphémère, peu importe le temps qu'il passera sur la route. Au cours de l'histoire il se débarrasse de son identité de mari et de père de famille, se transformant en une sorte de Caïn moderne, à propos de qui Sacha se demande à la fin du roman dans quelle « immensité » il était allé « se perdre » (*Par les routes* : 294). Ici s'exprime l'idée que les voyages ne peuvent s'avérer fructueux pour le développement personnel, qu'une fois que l'on trouve des moments calmes pour en revenir et réfléchir, comme c'est le cas de Marie et de Sacha. L'autostoppeur d'ailleurs ne cherche pas de repos, il cherche l'immensité des routes et des paysages, immensité dans laquelle il abandonne son ancienne vie, en s'investissant entièrement dans son existence de passager et de voyageur-spectateur.

5. Conclusion

Le but de cet article était d'analyser la dissolution de l'identité de l'autostoppeur dans le récit de la route de Prudhomme. Nous avons argumenté ici que les voyages contribuent à la transformation de l'autostoppeur en nomade de route et par conséquent à la dissolution de son identité de mari et de père de famille. L'autostoppeur reste finalement enraciné dans son rôle de voyageur-spectateur. Il rejette son ancienne vie, préférant vivre une multitude d'existences brèves et éphémères au lieu de se construire une identité plus stable. De cette décision résultent les excès des lieux et des rencontres qu'il pratique, tout comme son sentiment de n'être

jamais satisfait de ce qu'il a déjà vécu, cherchant toujours à aller plus loin. Pour notre analyse, nous nous sommes servis de l'étude sur les non-lieux propres à la surmodernité d'Augé et des propos de Virant sur la nature du récit de la route. Celles-ci nous ont aidés à comprendre le rôle de la route et de la voiture dans la dissolution de l'identité de l'autostoppeur. Notamment le type du voyageur-spectateur qu'Augé introduit s'est avéré précieux pour nous, dans le sens qu'il nous a permis de saisir le caractère touristique des voyages de l'autostoppeur, tout comme l'instabilité de l'identité du passager. Le récit de la route de Prudhomme nous montre ce qu'il arrive quand on pousse l'idée du voyage touristique jusqu'à un point où l'on s'y perd et ce qui se passe quand l'on n'en revient plus.

Bibliographie

- Augé, Marc (1992), *Non-lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris : Seuil.
- Augé, Marc (2010), « Retour sur les 'non-lieux' », in *Communications* 87(2) : 171-178.
- Brasebin, Jenny (2013), *Road novel, road movie: approche intermédiaire du récit de la route*. Phd thesis, Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III ; Université de Montréal, <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-02965762> (consulté le 24 mai 2021).
- Jeekel, Hans (2013), *The car dependent society: a European perspective*, Burlington, VT : Ashgate Pub.
- Monette, Pierre (2006), « 'Road novels: le roman-route' », in *Entre les lignes : le plaisir de lire au Québec* 2(4) : 30-31.
- Prudhomme, Sylvain (2019), *Par les routes*, Paris : Gallimard.
- Virant, Špela (2019), 'Road Novel: Zur gattungstheoretischen Begriffsbestimmung', in *Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik* 49(4) : 633-651.